

# Le Monde

26 juillet 2021 – Par Brigitte Salino

## « Dans la ville où je suis né, Téhéran, j'étais déjà un intrus » : Gurshad Shaheman, la joie, à tout prix

« Les artistes en exil » (1/6). Arrivé en France d'Iran en 1990, l'auteur, metteur en scène et performeur trace un beau chemin dans le théâtre.



Gurshad Shaheman, à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), le 19 juin 2021., BAUDOIN POUR « LE MONDE »

Gurshad Shaheman arrive en France avec sa mère et sa sœur. Il a 10 ans, sa sœur, 5 ans. Dans l'avion qui a décollé de Téhéran, sa mère a gardé le foulard. Quand elle débarque à Paris, elle l'enlève. Sa petite fille se met à pleurer. Elle a peur : « *On va nous arrêter.* » On lui montre les femmes qui ne portent pas de foulard, on lui explique qu'ici ce n'est pas obligatoire... Cette scène, c'est le premier souvenir qu'a Gurshad Shaheman de son arrivée en France. Avec sa mère et sa sœur, ils sont venus voir un oncle. Deux ans plus tard, en 1990, ils viennent à nouveau. Et ne repartent plus.

Ainsi commence l'exil, un mot que l'auteur-metteur en scène et performeur n'aime pas beaucoup. Il lui préfère celui de chemins. Au pluriel, car il y en a plusieurs dans son histoire, qu'il raconte dans *Pourama, Pourama*, une pièce très remarquée à sa création, en 2015. « *J'ai changé* », prévient-il avant la rencontre. Il avait une folle chevelure brune et ses yeux verts étaient cernés de kôhl, le voici avec les cheveux blonds, franchement teintés, et une petite moustache.

« *J'aime bien être à l'endroit où on ne m'attend pas.* » Ailleurs. Gurshad Shaheman l'a été dès l'enfance, pendant la guerre Iran-Irak (1980-1988). Ses camarades dessinent des tanks, lui, des fleurs. Son père veut l'emmener à la chasse, il trouve ça terrible. Il l'emmène aussi sur le front, où il est missionné pour reconstruire les routes bombardées par les Irakiens.

**« Sur le conseil d'un de ses professeurs, il a travaillé son accent sans relâche, lisant Racine, un crayon entre les dents »**

Comme sa mère, le père de Gurshad Shaheman appartient à la minorité kurde. Dans la famille, on parle azéri. « *En Iran, la culture perse, dominante, est toujours valorisée par rapport aux cultures minoritaires, qu'elles soient kurdes ou arabes. J'ai appris le persan à l'école, et je le parlais avec un accent. Donc, dans le pays et la*

ville où je suis né, Téhéran, j'étais déjà un intrus. » Aujourd'hui, Gurshad Shaheman parle français sans l'ombre d'un accent. Il en avait un, fortement mâtiné d'azéri et de chti – il a passé son adolescence à Lille – quand il est arrivé à l'École régionale d'acteurs de Cannes (ERAC). Sur le conseil d'un de ses professeurs, il l'a travaillé sans relâche, lisant Racine, un crayon entre les dents, en respectant les douze syllabes de chaque vers, jusqu'à ce que ça sonne parfait. « *Je sentais que ma survie en dépendait* », dit-il.

## « Survivant »

« *Si je devais choisir un mot pour me définir, je choiserais celui de survivant*, poursuit Gurshad Shaheman. *Mes parents m'ont vraiment sauvé de quelque chose. Ils m'ont sauvé de l'obscurantisme.* » Le père, ingénieur des ponts et chaussée, et la mère, employée dans un bureau d'avocats, vivent séparés au moment du départ en France, qui est motivé par le voile : ni l'un ni l'autre ne supportent que leur fille doive le porter à son entrée à l'école primaire. Comme l'accent, le voile reviendra en boomerang, des années plus tard, en France.

« *Pour moi, il a toujours été un symbole d'oppression. Je n'aurais jamais pensé que je me retrouverais un jour à défendre la liberté de le porter.* » C'est l'appropriation du corps des femmes dans l'espace public qui guide cette position : les forcer à le mettre ou à l'enlever relève de la même oppression pour Gurshad Shaheman, qui revendique le corps dans tous ses états.

Depuis huit ans, il vit en Belgique. Il a quitté la France après La Manif pour tous de 2013 : « *J'ai vu les mentalités se refermer. Quand j'avais 16-17 ans, je tenais la main de mon mec dans la rue. Je ne dis pas qu'on ne se prenait pas des insultes, mais c'était une démarche simple. Après 2013, c'est devenu une démarche militante.* » Le discours de Christiane Taubira à l'Assemblée nationale, en 2018, est venu soigner la blessure. Lorsqu'il l'a entendu, Gurshad Shaheman a pleuré. « *Quand j'avais 15 ans, j'aurais aimé que quelqu'un dise, comme elle : "Vous tous, les jeunes qui vous sentez isolés, vous n'êtes pas seuls. Levez-vous et rejoignez-nous."* »

A 15 ans, Gurshad Shaheman pense mettre ses pas dans ceux de son père. Bon élève, il reçoit une bourse pour faire maths sup, après le bac, à Lille. Une rencontre le fait bifurquer vers le théâtre. Et le théâtre le fait renouer avec sa part iranienne qu'il avait mise de côté. Il traduit Reza Baraheni pour le metteur en scène Thierry Bédard, étudie la littérature comparée à la Sorbonne puis, pendant un an, aux Etats-Unis, et se met à écrire.

## Revenir vers sa famille

Son théâtre est le dépositaire de toutes ces strates. « *Il y a une expression que je déteste, c'est la double culture. Je n'ai pas de double culture mais une culture qui m'est propre : une mosaïque, faite d'une partie azérie, d'une persane, d'une française, d'une américaine, et de tout de ce qui se passe dans le monde.* » Les réfugiés sont au cœur de *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*. Créée à Avignon en 2018, cette pièce est née de rencontres qu'a faites l'artiste avec des membres de la communauté LGBT, chassés de leurs pays par l'intolérance politique ou religieuse.

Ils viennent du Moyen-Orient ou du Maghreb, et n'apparaissent pas comme apparaissent trop souvent les réfugiés, réduits à un prénom et à un trajet, sans autre histoire que celle de leur exil. Avec Gurshad Shaheman, ils retrouvent la voie de leurs histoires d'amour et de sexe, et nous les font partager, en entrelaçant leurs voix. Ils et elles sont douze, s'appellent Lawrence, Yasmine, Hamida, Mahmoud, Nour ou Nowara. Les violences qu'ont éprouvées leurs corps épousent les contours d'un monde en guerre, et de la guerre contre la loi sociale ou familiale.

Avec sa troisième pièce, *Les Forteresses*, que l'on verra la saison prochaine, Gurshad Shaheman revient vers sa famille. Côté femmes : il met en scène sa mère et ses deux sœurs. L'une est restée en Iran, l'autre vit en Allemagne et la mère, à Lille, où elle est devenue agente administrative, grâce à Martine Aubry, qui a frappé à sa porte, lors d'une campagne électorale. Les trois femmes s'adressent à Gurshad. « *Jamais je n'aurais imaginé que le pays allait basculer du côté des intégristes* », dit Jeyran, la mère.

« *Mon cœur est une forteresse de larmes* », dit Shady, sa sœur. Des larmes, il en coule beaucoup dans les pièces de Gurshad Shaheman. Préventives ou libératoires, elles savent aussi irradier. Pour sa grand-mère, elles étaient transformées en perles et éclairaient la tombe du mort pieux qui attendait le jugement dernier dans la lumière. Pour le petit-fils, elles appellent, ici et maintenant, « *à aller chercher la joie, à tout prix* ». Il suffit de passer un moment avec Gurshad Shaheman pour s'en convaincre.

## Brigitte Salino